

Et, à défaut d'écu armorié depuis dix siècles, il a gravé sur celui que son maître et son ami lui a donné, cette devise, qui semble d'un autre temps : " *Je sers.* "

A une époque où tout le monde a la prétention de commander, ce " *Je sers* " est tout à fait caractéristique.

En l'examinant bien, ce dévouement de corps et d'âme est peut-être, dans la sphère des intérêts d'un régime et d'un monarque, la meilleure garantie d'indépendance. Le serviteur et ami sincèrement attaché à son prince n'est pas un courtisan. Il saura, dans l'occasion, dire sa façon de penser, quitte à obéir ensuite, fût-ce contre sa raison.

M. de Persigny est depuis trop peu de temps aux affaires et a trop peu livré ses idées à la publicité pour qu'il me soit possible d'apprécier sa capacité politique. Mais qu'importe ? ce dévouement absolu n'est-il pas une garantie suffisante ?

Le dévouement voit plus clair que la science. Et il y a un instinct encore plus lucide que le dévouement, c'est l'instinct de la conservation. Quand on est décidé à vivre et à périr au besoin pour la cause d'un prince, on est donc dans cette condition de double clairvoyance que je viens d'indiquer.

C'est pourquoi, reprenant la vieille comparaison du vaisseau de l'Etat, que je supplie le lecteur de me permettre encore un petit instant, il est impossible, dis-je, de se dissimuler que depuis soixante ans ce vaisseau est furieusement ballotté sur la surface de l'Europe entre ces grands écueils qu'on nomme l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie.

Or, si peu que nous soyons à bord à cette heure, ne fussions-nous que de simples passagers, nous avons, comme M. de Persigny, un certain intérêt à ne pas couler à fond. Qui sait comment tourne un naufrage ? n'avons-nous pas vu, en 1814 et en 1815, que le capitaine et l'équipage ne sont pas toujours les seules victimes du désastre ?

J'ajouterai même que, sauf le capitaine et les passagers, le reste de l'équipage trouve en général moyen de se tirer d'affaire.

Entre M. de Persigny et nous il y a donc un point commun. Parfaitement sûrs de ses intentions, les passagers pourraient toujours lui dire, si son intention divisée entre mille objets venait à faire défaut : " Prenez garde, monsieur le pilote, nous allons toucher par ici ! "

On voit par là que M. de Persigny est pour nous très-intéressant.

Ce n'est pas que ce caractère fait tout d'une pièce ait du premier coup trouvé sa voie : mais ses tâtonnements sont de peu d'importance, tandis que sa fixité définitive peut en avoir beaucoup.

Né aux environs de Roanne, à Saint-Martin d'Estreaux (Loire), le 11 janvier 1808, M. de Persigny (Jean-Gilbert-Victor Fialin), a fait dans la vie une entrée assez difficile.

Son père avait été notaire à Roanne. Des revers de fortune l'assaillirent et ne laissèrent plus au jeune Fialin de Persigny d'autres ressources que de s'engager.

Il prit bravement son parti, et entra en 1825 au 3^e régiment de hussards.

D'humeur et de physionomie agréables, bon cavalier, régulier dans sa conduite, il obtint promptement les galons de brigadier. On l'envoya à l'école de cavalerie de Saumur, et il en sortit en 1829 avec le grade de maréchal des logis.

Incorporé au 4^e régiment de hussards, il se trouva que M. Fialin de Persigny avait pour capitaine M. Kersausie, ** l'un des chefs du parti républicain : la compagnie était suspecte. Elle le devint bien davantage quand le parti républicain entreprit sur une large échelle des embouchements dans le corps des sous-officiers.

Un danger sérieux en pouvait résulter. Le ministre de la guerre le conjura en faisant délivrer en 1831 des congés de réforme à tous les suspects. M. de Persigny fut du nombre.

Il sortit du régiment le 4 octobre et vint à Paris. C'était l'époque de la propagande saint-simonienne. M. de Persigny fut lié d'amitié avec un des chefs de cette doctrine, dont les grands aspects séduisirent alors quelques-unes des plus belles intelligences de ce pays.

(**) M. Kersausie a figuré, croyons-nous, parmi les héros des barricades de 1848.

Faut-il en partie attribuer à ces antécédents l'espèce de fauteur dont jouissent aujourd'hui les anciens saint-simoniens, ou leur élévation presque générale n'est-elle que le résultat d'aptitudes communes ?

Les saint-simoniens et les juifs forment aujourd'hui deux groupes remarquables qu'on est sûr de rencontrer sur toutes les avenues de la fortune.

Après la dissolution de la Société saint-simonienne, en 1832, M. Fialin de Persigny se rendit en Vendée, où s'organisait la petite chouannerie.

Le maréchal Saint-Arnaud, alors sous-lieutenant, s'y trouvait aussi. Quant à M. de Persigny, quel motif l'y amenait ? Y venait-il par cet instinct qui attire les hommes d'action sur tous les terrains militants de la politique ? Inclinait-il vers la cause du comte de Chambord ? [* * *]

(A continuer.)

VARIÉTÉS.

Un des amis du *Journal des Débats*, M. Jean-Baptiste Pigassou, dont le nom est répandu déjà quelque peu dans le public canadien, nous envoya, il y a quelques jours, un essai humoristique dont nous avons différé de jour en jour la publication, à cause de l'abondance des matières. Aujourd'hui, le relâche que vient de se donner le Parlement nous permet d'admettre dans nos colonnes cet essai de défense en faveur du cochon. Puisse-t-il n'être pas fait en vain.

M. J. B. Pigassou est un de ces panthéistes inoffensifs qui, semblables en ce point à LaFontaine, et sans se rendre compte des effets et des causes de leur philosophie, portent un amour vrai à la nature entière et voient, par exemple, une sœur en une rose et un frère en un âne.

Cette explication était indispensable pour faire apprécier le sentiment affectueux qui a dicté à M. J. B. Pigassou son écrit en faveur du cochon—le paria de nos basses-cours.

LE COCHON RÉHABILITÉ.

— Ah ! oui, s'écriera le disciple de Brillat-Savarin, chantez-nous les délices du jambon de Westphalie, du saucisson d'Arles, et surtout des pieds de cochon à la Sainte-Ménéhould. Accordez votre lyre au ton de celle du grand poète allemand, Uhland, qui ne craignit point d'entonner une ode à la gloire des porceaux ; ou bien cherchez la plume naïve du charmant Elia qui célébra de si bon cœur et dans un si magnifique élan d'enthousiasme poétique les fascinations de cochon-de-lait rôti. Empruntez à Virgile, à Thompson et à Lambert leurs pipeaux agrestes, pour raconter en vers harmonieux ces scènes charmantes qui égalaient les campagnes, quand, la Saint-Martin venue, le fermier invite ses parents et ses voisins, à assister à la mort tragique de son porc gras. Imitiez Vauban, le grand Vauban, qui après avoir inventé le système moderne de fortifications, ne crut pas descendre en quittant les hauteurs de la science militaire pour écrire un traité profond de "Cochonnaïlle ;" ou encore, prenant la plume d'un Michel Chevalier, énumérez les services nombreux et importants rendus à l'humanité par l'animal que proscrivit Moïse, et que tout faquin se donne les gants d'insulter. Dites bien que sans porc, comme sans biscuit, les vaisseaux aventureux ne pourraient point dérouler leur glorieux pavillon au vent des plus lointaines solitudes océaniques, et qu'il serait

(* *) Petit-fils de Charles X et l'un des quatre ou cinq prétendants au trône, par lesquels la France a le bonheur de se voir surveillée. Lorsque M. H. Castille écrivait que chaque révolution fait pousser une nouvelle plante-bande d'hommes célèbres, il aurait pu ajouter qu'elle fait surgir en même temps un nouvel aspirant au trône, dont l'exil ne pourra avoir de terme qu'à la faveur d'une autre révolution.